

Verreries Hérault

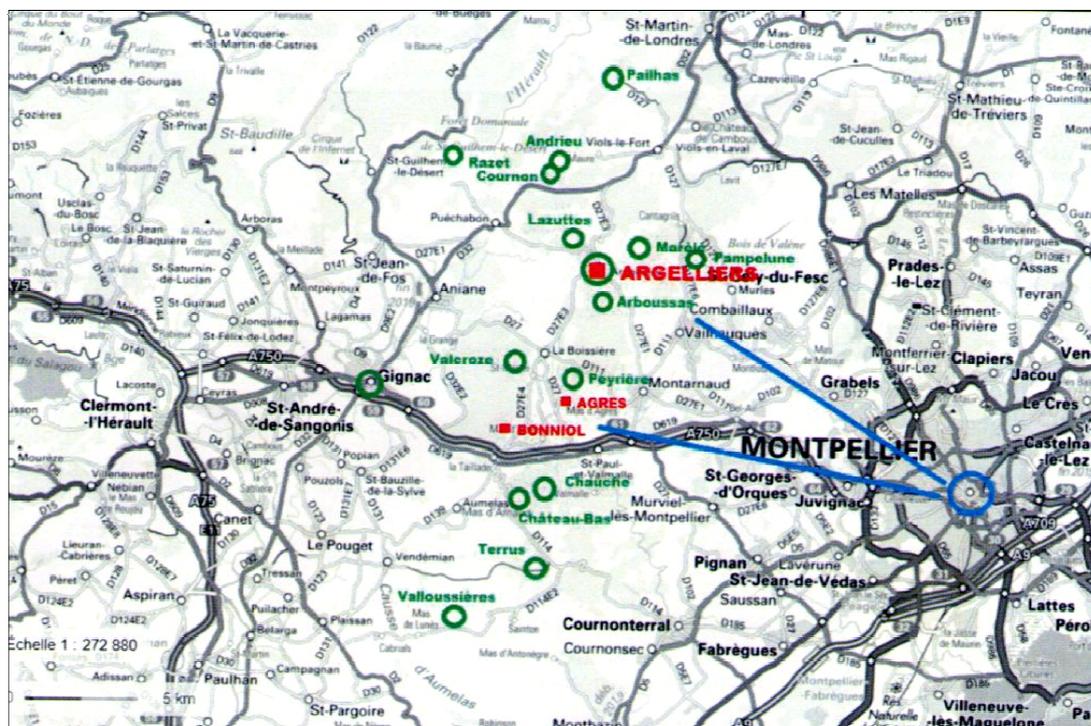
gentilshommes-verriers d'Argelliers et La Boissière (Hérault) et leurs essaimages.

*Christian PIOCH, historien et géographe - président d'Arts et Traditions Rurales
Conférence au Mas d'Azil – 3 août 2019⁷*

Les riches boisements des actuelles communes d'Argelliers et La Boissière (Hérault), à l'ancien diocèse de Montpellier, constituent avec leurs environs immédiats, les communes d'Aniane, Aumelas, Gignac, Montarnaud, Puéchabon et St-Paul-et-Valmalle, la partie occidentale des garrigues nord-montpelliéraines.

Limités à l'ouest et au nord par la plaine et le cours du fleuve Hérault, et alors inclus dans la seigneurie ecclésiastique de l'abbaye d'Aniane, ils furent dès le Moyen-Age et jusqu'aux environs de 1660-1690, tant en raison de l'énorme quantité des bois disponibles que de la proximité du marché montpelliérain (18 à 19 km à vol d'oiseau), des terres d'activité verrière particulièrement intense et durable.

Ils furent parallèlement le point de vie, sur 3 à 5 générations, de multiples familles verrières qui tôt ou tard, en raison de la raréfaction des boisements disponibles, de la prolifération des familles et du morcellement concomitant des patrimoines, furent cependant contraintes à l'exil. Les ultimes verriers de La Boissière partiront ainsi quand les ultimes bois disponibles, dans les terroirs voisins de Gignac et Aumelas, s'épuiseront en 1710-1730.



Quelques verreries de la partie occidentale du Montpelliérain et la proximité du grand marché du verre (Montpellier)

⁷ Le présent article est un extrait de la conférence (1^{ère} partie). La deuxième partie traite des familles La Roque, Bertin et Girard. On peut retrouver l'intégralité du texte de la conférence sur le site internet de La Réveillée.

Vers 1550-1650, les superficies boisées sont alors immenses, s'étendant à perte de vue, de la plaine et des coteaux de rive gauche du fleuve Hérault, à l'ouest, jusqu'aux plateaux de rive droite de l'Ardèche et du Rhône, en Uzège, loin à l'est, formant sur environ 200 km², autour d'Argelliers et La Boissière, sur 8 taillables distincts, de vastes étendues peu ou prou couvertes de chêne vert (yeuse) ou de chêne blanc (rouvre), comme parfois d'arbousiers, d'où le nom d'Arboussas donné à un bois, à la Fabrègue, où s'installera la verrerie de Mondésir, l'une des huit verreries connues de la commune d'Argelliers.

Ces 200 km² de boisements, en principe disponibles, étaient en fait constitués de peuplements très disparates, denses ou épars, globalement de faible productivité. Constituée ici ou là de quelques véritables forêts mais le plus souvent d'une garrigue arbustive d'arbres de faible taille et parfois très dispersés, la garrigue d'antan était en effet sans grand rapport paysager avec ce qu'elle est devenue de nos jours, jadis clairsemée, aujourd'hui aussi dense que continue.

Aux époques anciennes, vers 1550-1650, si l'arbre est encore omniprésent dans les paysages des garrigues nord-montpelliéraines, ce qui ne sera plus trop le cas à partir des années 1710, la densité des boisements reste ainsi de manière chronique globalement faible, avec une productivité à l'hectare très inférieure à celle que l'on pourrait de nos jours obtenir et les plus belles futaies ne sont depuis bien longtemps que souvenir, surtout dans les environs immédiats des grandes villes comme Montpellier ou des grosses bourgades comme Aniane et Gignac, voisines d'Argelliers et La Boissière. Il est en de même tout près, comme dans la localité voisine et industrielle de St-Guilhem, où le cellérier de l'abbaye déplorera dès 1617 que le bois y est rare et cher à cause de la grande consommation qu'en font les martinets des chaudronniers installés dans le village, situation identique à celle de St-Jean-de-Fos, autre localité voisine, avec ses non moins voraces potiers parfois réduits, faute de bois, à brûler des noyaux d'olives. La garrigue sera d'ailleurs si malmenée au fil du temps que les chroniqueurs des années 1780, intendants ou voyageurs (Ballainvilliers, Young, Gensanne), en parleront comme d'un semi-désert.

Cette vaste chênaie, réduite comme peau de chagrin au fil des siècles, était ainsi un monde très différent des denses et hautes hêtraies ou sapinières de Couserans, de la Montagne Noire ou de l'Aigoual, sans présenter toutefois le handicap des neiges et des brouillards, comme des hivers longs et rigoureux, auxquels étaient confrontés les verriers de montagne.



Extrait de la carte du diocèse de Montpellier dressée vers 1650 par Jean Cavalier avec représentation du bois montpelliérain de Valène et Caravettes à Murles, acquis en 1216-1274, et de deux verreries

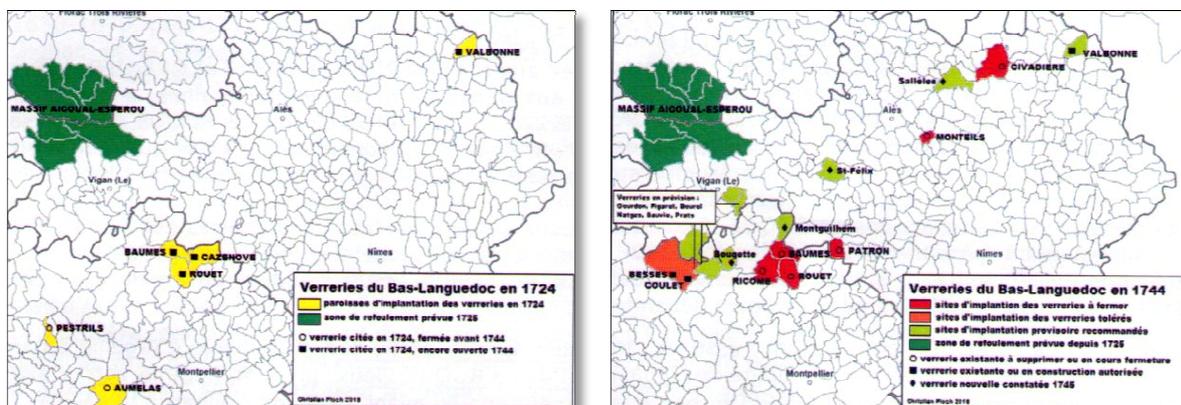
Deux verreries de ce terroir furent cependant suffisamment importantes pour figurer vers 1650 sur les cartes diocésaines, mais aussi provinciales, alors dressées par les ingénieurs cartographes : **la Peyrière**, annexe du mas d'Agrès, sur le territoire de la commune de La Boissière, près du lieudit St-Paul, citée lors des voyages des frères Platter (1596), encore en activité en 1690, et l'ancien **prieuré du Château-Bas**, sur la commune voisine d'Aumelas, encore en activité en 1724. C'est dire l'importance des boisements alors compris entre Gignac et Montarnaud dans la verrerie du XVII^e siècle et du début du XVIII^e.

Une première verrerie, antique (VI^e siècle), est attestée dans la partie orientale du taillable d'Argelliers, à la bourgade wisigothique, momentanément réoccupée au XIII^e siècle, du Roc de Pampelune, à Saugras, en périphérie du futur bois montpelliérain de Caravettes et Valène, à Murles, puis d'autres suivront, mais bien plus tard, à la fin du Moyen-Age et au début des Temps modernes, époques où exerceront tout d'abord les BERTIN, les FAUCON, les GREFFEUILLE, et sans doute aussi les SAINT-JULIEN (verreries du Razet, de Cournon, d'Andrieu, de Pailhas, d'Aumelas, etc.).

Les La ROQUE et les GIRARD viendront ensuite, les premiers avec les années 1540-1580, arrivés en deux vagues successives, les seconds avec les années 1620, finissant par disparaître totalement du terroir sur une longue période qui sera comprise, selon les familles concernées, entre les années 1660 et 1750, l'activité verrière cessant sur Argelliers et La Boissière vers 1660-1690, seulement maintenue au-delà sur Aumelas entre les années 1700-1730, ainsi qu'à Gignac dans les années 1710 en raison de l'abondance momentanée de bois morts, de chânaie ou de vergers, d'arbres tués par la rudesse du Grand Hiver 1709.

Avec environ 200 km², soit 20 000 hectares, de boisements disponibles pour les 8 communes comprises entre le flanc sud du causse d'Aumelas et la rive gauche de l'Hérault, dont Argelliers et La Boissière, les verriers disposaient en principe de quoi alimenter en permanence un à deux établissements de production, les *verrières*, et permettre ainsi à certaines, telles celles d'Agrès et de la Peyrière, ou celles d'Aumelas, de se maintenir quelques décennies sans trop d'intermittences intermédiaires.

Cela était en principe possible avec des consommations en combustible que l'on peut estimer, pendant la période d'activité des fours, la réveillée, à environ 8 m³ ou stères de bois par jour, soit environ 1 hectare de bois toutes les semaines pour des boisements de garrigues qui fourniraient aux alentours de 50 m³ ou stères de bois à l'hectare, soit près de 4 hectares par mois sur cette base de calcul et 28 hectares pour une campagne de travail de 7 mois sans temps mort, mais bien évidemment davantage pour des boisements de moindre rendement, et a fortiori des campagnes de 9 mois.



Les verreries de Bas-Languedoc en 1724-1744

Mais, si le bois disponible fut longtemps en quantités pouvant sembler inépuisables, du moins jusqu'à la réformation forestière de 1669, ses contraintes d'exploitation et la concurrence avec

d'autres usages de la forêt mettaient les verriers d'Argelliers et La Boissière dans une situation relativement difficile qui deviendra peu à peu intenable, les condamnant souvent au départ vers d'autres contrées dès les années 1650-1670, bien avant la grande disette générale des bois des années 1720.

Avec les années 1730, pas la moindre verrerie ne sera désormais en activité dans ce secteur des garrigues nord-montpelliéraines. Les verriers et leurs concurrents ont anéanti les boisements...

La garrigue montpelliéraine était en effet principalement exploitée en taillis, avec rotations de coupes de l'ordre de 10 à 20 ou 30 ans, parfois moins, celles-ci laissant durablement de vastes zones dégarnies par coupes blanches généralisées. Ces coupes répétées ne permettaient ensuite, le temps que la forêt se régénère quelque peu, de ne disposer que de menus arbres, simples arbrisseaux ou arbustes par leur taille, alors même que 30 à 50 ans, voire plus, étaient nécessaires à la reconstitution de jeunes forêts, 80 à 150 ans pour de véritables forêts de haute futaie. Or, seuls les arbres de belle taille, de plus en plus rares à partir des années 1650, étaient susceptibles d'assurer le bon fonctionnement des fours des verriers.

La plupart des boisements disponibles étaient de plus réservés par leurs propriétaires au charbonnage, d'autant plus en zones de taillis fréquemment coupés, par définition de faible productivité. Notamment dans les nombreux boisements communautaires qui apportaient aux collectivités villageoises la quasi-totalité de leurs revenus financiers, celles-ci étant contraintes de vendre fréquemment les jeunes arbres des taillis pour disposer de ressources dont elles ne pouvaient durablement se passer, y faisant fréquemment appel, sauf à recourir à l'impôt, chose particulièrement difficile à l'époque de Louis XIV, avec une fiscalité royale et provinciale sans cesse plus élevée, à la limite voire au-delà du supportable. De même, les grands propriétaires des boisements de la contrée, l'abbaye d'Aniane, les seigneurs de Cambous, Montarnaud et Aumelas, et les spéculateurs fonciers roturiers, détenteurs de forêts, étaient souvent peu enclins à laisser les verriers exercer sur leurs sols, sauf en cas de besoins urgents de finances.

Comme ailleurs, les besoins des habitants en bois de chauffe et de boulange, comme les besoins en bois d'œuvre des populations, des maçons, des menuisiers, des charrons, des forgerons, etc. (gabarits de voûtes et échafaudage nécessaires aux constructions de bâtiments ; charpentes et planchers ; ameublement ; outillage de bois, dont taille des araires, et de métal, etc.), prélevaient déjà une grande partie des bois disponibles. De même, les besoins industriels des tanneurs, très nombreux à Aniane (et qui outre l'écorce prélevée sur les arbres abattus, consommaient parallèlement de grandes quantités de bois de chauffe), comme les besoins des tuiliers, nombreux à Gignac, des chauxfourniers, des briquetiers, des potiers, etc., limitaient drastiquement les ressources susceptibles d'être exploitées par les verriers.

Enfin, les besoins de la construction à partir de 1666 du port de Sète, 26 km au sud du mas d'Agrès, et surtout les énormes besoins en charbon de bois et en bois de toutes natures de la proche ville de Montpellier, à moins de 20 km, grande consommatrice de produits ligneux, étaient tels que l'on envisagera avec les années 1720, puis à nouveau avec les années 1740, d'exclure la verrerie des abords de Montpellier et de la refouler vers les Cévennes, en restreignant parallèlement de manière drastique l'élevage caprin, préjudiciable partout au renouvellement des boisements.

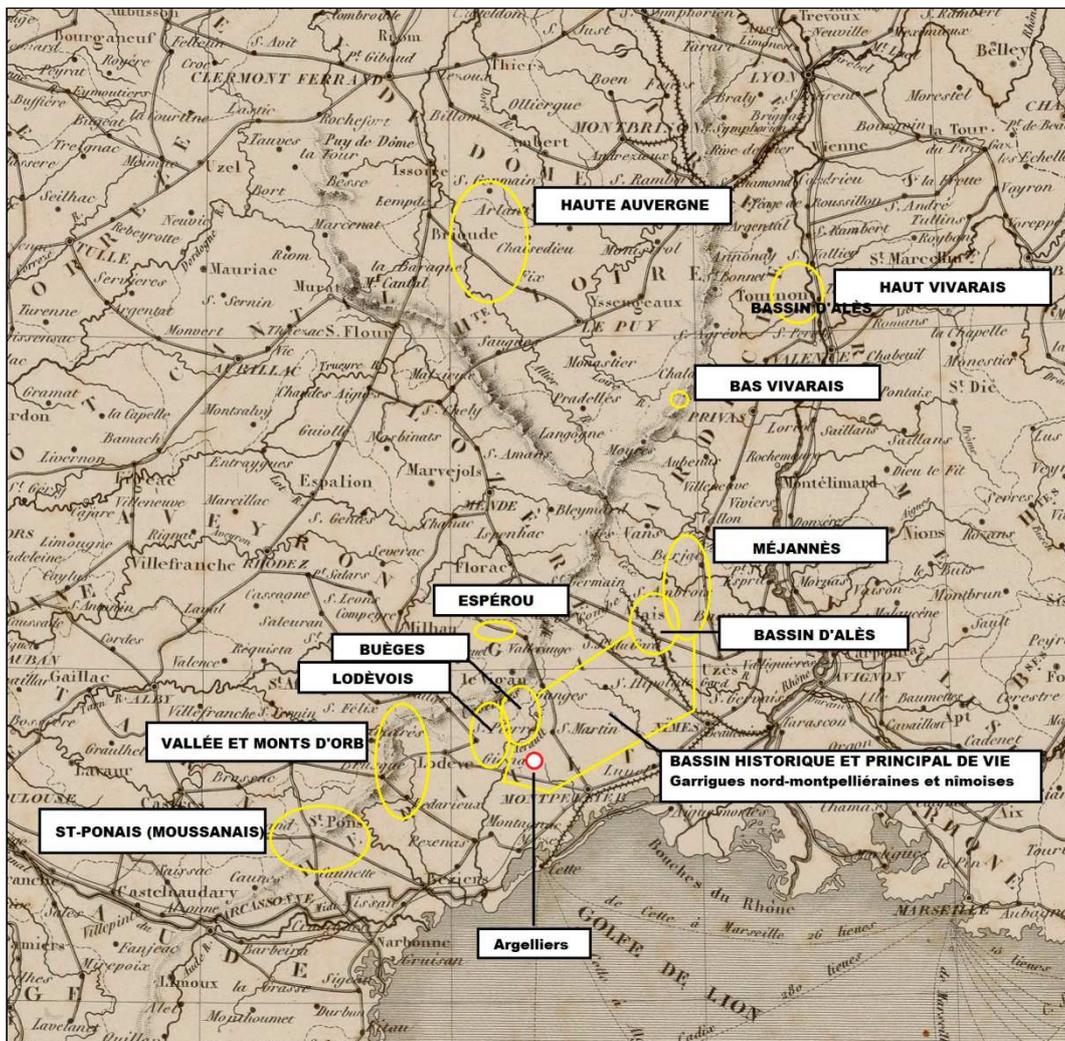
A cela s'ajoutait l'impossibilité, pour des raisons socio-économiques, en cas de fratries trop nombreuses, ce qui fut souvent le cas dans plusieurs familles verrières d'Argelliers et La Boissière, de faire vivre plusieurs couples de verriers dans les mêmes maisons et sur les mêmes exploitations agricoles détenues parallèlement à leur activité artisanale de production de verre, d'où une tendance permanente des cadets comme des aînés les plus démunis à aller faire souche ailleurs.

De ce fait, le manque de bois disponible et la médiocrité des patrimoines entraîneront l'émigration générale des verriers hors du terroir à partir de la période 1655-1675, époque où nombre de verriers

natifs de La Boissière préféreront gagner de nouveaux Eldorados verriers, val de Buèges et Moussanais, celui-ci pourtant déjà particulièrement déjà peuplé par d'autres familles de verriers venues y exercer leur métier, souvent sur plusieurs générations, sur un espace relativement restreint mais où l'on disposait par contre de véritables forêts et d'eau en abondance, toutes deux si rares dans les zones karstiques.

Avec la crise forestière de disette des bois des années 1720-1780, et la mise en place de nouvelles réglementations dans les années 1720-1740, le nombre de verreries de la province, principalement tenues en Languedoc oriental par les La ROQUE et les GIRARD, tous originaires de près ou de loin des localités d'Argelliers et La Boissière, mais aussi le nombre de verriers, n'auront de cesse de baisser. Vers 1730-1740, faute de bois, toutes les verreries de l'est du Languedoc se situeront ainsi au nord de la ligne passant, depuis la Vacquerie, en Larzac, et le pic St-Loup, au nord de Montpellier, et de part et d'autre d'une diagonale reliant La Vacquerie au prieuré de Valbonne, dans la région du Pont-Saint-Esprit. Le temps des verreries d'Aumelas, La Boissière, Argelliers et même St-Saturnin est désormais révolu.

Les lieux de vie et des points d'émigration des La ROQUE



Grandes zones d'implantation des La ROQUE du Mazel originaires d'Argelliers et La Boissière (hors Provence)